

LES
FACHEUX

COMEDIE,

DE I. B. P. MOLIERE.

REPRESENTEE SUR LE
Theatre du Palais Royal.



BIBLIOTHEQUE
de
M^{re} COUSIN

A PARIS, 11007

Chez CLAUDE BARBIN, dans la
Grand' Salle du Palais, au Signe
de la Croix.

M. DC. LXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

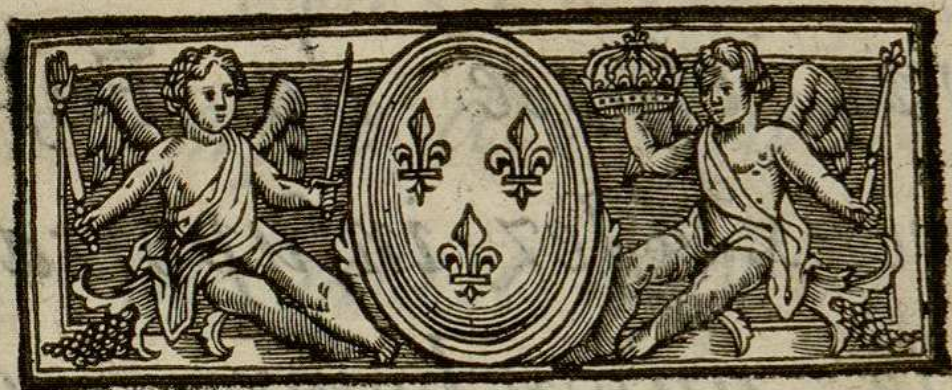
LES
FACHEUX
COMEDIE

DE I. B. P. MOLIERE.
REPRESENTÉE SUR LE
Théâtre du Palais Royal.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, dans la
Grand' Salle du Palais, au signe
de la Croix.

M. D. C. LXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AV ROY.



IRE,

*J'adjouste une Scene
à la Comedie, & c'est*

EPITRE.

*une espece de Fas-
cheux assez insuporta-
ble, qu'un homme qui
dedie un Liure. VOSTRE
MAIESTÉ en sçait des
nouvelles plus que per-
sonne de son Royaume,
et ce n'est pas d'aujour-
d'huy qu'elle se voit en
Bute à la furie des
Epistres dedicatoires.
Mais bien que ie suiue*

EPISTRE.

l'exemple des autres,
 & me mette moy-mes-
 me au rang de ceux
 que j'ay ioüez, j'ose di-
 re toutefois à VOSTRE
 MAIESTE, que ce que
 j'en ay fait, n'est pas
 tant pour luy presen-
 ter un Liure, que
 pour auoir lieu de luy
 rendre grace du succès
 de cette Comedie. Je le

EPISTRE.

dois, *SIRE*, ce succès,
qui a passé mon atten-
te, non seulement à
cette glorieuse appro-
bation, dont *VOSTRE*
MAIESTÉ honnora d'a-
bord la Piece, & qui
a entraîné si haute-
ment celle de tout le
monde; mais encore à
l'ordre qu'elle me don-
na d'y adjouster un ca-

EPISTRE.

raçtere de Fascheux,
dont elle eut la bonté
de m'ouurrir les idées
elle-mesme, & qui a
esté trouuë par tout
le plus beau morceau
de l'Ouurage. Il faut
auouër SIRE, que ie
n'ay iamais rien fait
avec tant de facilité,
ny si promptement, que
cét endroit, où VOSTRE

EPISTRE.

*MAIESTÉ me comman-
da de trauailler. I'a-
uois vne ioye à luy
obeir, qui me valoit
bien mieux qu'Apol-
lon, & toutes les Mu-
ses ; Et ie conçois par
là ce que ie serois capa-
ble d'executer pour une
Comedie entiere, si i'e-
stois inspiré par de pa-
reils commandemens.*

EPISTRE.

Ceux qui sont nez en
un rang éleué , peu-
uent se proposer l'hon-
neur de servir VOSTRE
MAIESTÉ dans les
grâs emplois; mais pour
moy , toute la gloire où
ie puis aspirer , c'est de
la réjouir. Je borne là
l'ambition de mes sou-
baitz ; & ie croy qu'en
quelque façon ce n'est

EPISTRE.

*pas estre inutile à la
France, que de contri-
buër quelque chose au
diuertissement de son
Roy. Quand ie n'y
rèussiray pas, ce ne sera
iamais par un defect
de zele, ny d'estude;
mais seulement par un
mauuais destin, qui
suit assez souuent les
meilleures intentions,*

EPISTRE.

*& qui sans doute affli-
geroit sensiblement,*

SIRE,

De Vostre Majesté.

*Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidelle
serviteur & sujet,
I. B. P. MOLIERE.*

EPISTRE

de l'ame d'un homme à son

seigneur & à son prince

sur quelque chose de

21 RE

de l'ame d'un homme à son

seigneur & à son prince

De Votre Majesté

de l'ame d'un homme à son

seigneur & à son prince

sur quelque chose de

Le très humble, très obéissant

serviteur & sujet
J. B. MOULIERE



AMAIs entreprise au Theatre ne fut si precipitée que celle-cy ; & c'est vne chose, ie croy, toute nouuelle, qu'une Comedie ait esté conceuë, faite, apprise, & representée en quinze iours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, & en pretendre de la gloire ; mais seulement pour preuenir certaines gens, qui pourroient trouuer à redire, que ie n'aye pas mis icy toutes les especes de Fâcheux, qui se trouuent. Je sçay que le nombre en est grand, & à la Cour, & dans la Ville, & que

sans Epifodes , i'euse bien pû
en composer vne Comedie de
cinq Actes bien fournis , &
auoir encor de la matiere de
reste. Mais dans le peu de temps
qui me fut donné , il m'estoit
impossible de faire vn grand
dessein , & de reser beaucoup
sur le choix de mes Personna-
ges, & sur la disposition de mon
sujet. Je me reduisis donc à ne
toucher qu'vn petit nombre
d'Importuns ; & ie pris ceux qui
s'offrirent d'abord à mon esprit,
& que ie creus les plus propres
à réjouïr les augustes personnes
deuant qui i'auois à paroistre ;
& pour lier promptement tou-
tes ces choses ensemble , ie me

seruis du premier nœud que
ie pus trouuer. Ce n'est pas
mon dessein d'examiner main-
tenant si tout cela pouuoit
estre mieux, & si tous ceux qui
s'y sont diuertis ont ry selon les
regles: Le temps viendra de fai-
re imprimer mes remarques sur
les Pieces que i'auray faites; &
ie ne desespere pas de faire voir
vn iour, en grand Autheur,
que ie puis citer Aristote, &
Horace. En attendant cet exa-
men, qui peut-estre ne vien-
dra point, ie m'en remets assez
aux decisions de la multitude;
& ie tiens aussi difficile de com-
battre vn Ouurage que le pu-
blic approuue, que d'en def-

fendre vn qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouïssancela Piece fut composée , & cette feste a fait vn tel éclat , qu'il n'est pas necessaire d'en parler; mais il ne fera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez avec la Comedie.

Le dessein estoit de donner vn Ballet aussi; & comme il n'y auoit qu'un petit nombre choisi de Danceurs excellens , on fut contraint de separer les Entrées de ce Ballet, & l'auis fut de les jetter dans les Entre-Actes de la Comedie, afin que ces interualles donnassent temps aux

mesmes Baladins de reuenir
sous d'autres habits. De sorte
que pour ne point rompre aussi
le fil de la Piece, par ces manie-
res d'intermedes, on s'auisa de
les coudre au sujet du mieux que
l'on put, & de ne faire qu'une
seule chose du Ballet, & de la
Comedie: mais comme le temps
estoit fort precipité, & que tout
cela ne fut pas réglé entiere-
ment par vne mesme teste, on
trouuera peut-estre quelques
endroits du Ballet, qui n'en-
trent pas dans la Comedie aussi
naturellement que d'autres.
Quoy qu'il en soit, c'est vn
meflange qui est nouueau pour
nos Theatres, & dont on pour-

roit chercher quelques authorities dans l'Antiquité; & comme tout le Monde l'a trouué agreable, il peut seruir d'idée à d'autres choses, qui pourroient estre meditées avec plus de loisir.

D'abord que la toille fut levée, vn des Acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le Theatre en habit de Ville, & s'adressant au Roy avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en desordre sur ce qu'il se trouuoit là seul, & manquoit de temps, & d'Acteurs pour donner à sa Majesté le diuertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme

temps, au milieu de vingt jets
d'eau naturels, s'ouvrit cette
coquille, que tout le monde a
veuë; & l'agreable Nayade
qui parut dedans s'auança au
bord du Theatre, & d'un air
heroïque prononça les Vers,
que Monsieur Pellisson auoit
faits, & qui seruent de Pro-
logue.



PROLOGVE.

POur voir en ces beaux lieux le plus grand Roy
du Monde,

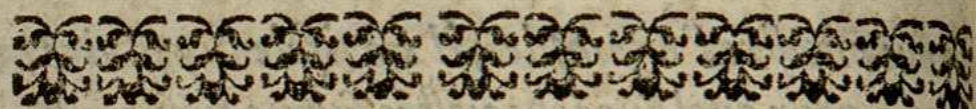
Mortels ie viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faueur, que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux vn spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite : Il n'est rien d'im-
possible :

Luy-mesme n'est-il pas vn miracle visible?
Son regne si fertile en miracles diuers,
N'en demande-t-il pas à tout cet Vniuers?
Ieune, Victorieux, Sage, Vaillant, Auguste,
Aussi doux que seuer, aussi puissant que iuste,
Reigler, & ses Estats, & ses propres desirs,
Ioindre aux nobles trauaux les plus nobles plaisirs,
En ses iustes projets iamaïs ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser;
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.

Ces Termes marcheront, & si Louïs l'ordonne
Ces Arbres parleront mieux que ceux de Dedone,
Hostesses de leurs troncs, moindres Diuinitez,
C'est Louïs qui le veut, sortez Nymphes, sortez;

Je vous monstre l'exemple, il s'agit de luy plaire, Plusieurs
 Quittez pour quelque tēps vostre forme ordinaire, Driades
 Et paroissions ensemble aux yeux des spectateurs, gnées de
 Pour ce nouveau Theatre, autāt de vrais Acteurs. Faunes &
 Vous, Soins de ses sujets, sa plus charmante estude, de Satyres
 Heroique soucy, Royale inquietude, sortēt des
 Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment Arbres &
 Son grand cœur s'abandonne au diuertissement : des Ter-
 Vous le verrez demain d'une force nouvelle mes.
 Sous le fardeau penible, où vostre voix l'appelle,
 Faire obeir les Loix, partager les bien-faits,
 Par ses propres conseils preuenir nos souhaits,
 Maintenir l'Vniuers dans une paix profonde,
 Et s'oster le repos pour le donner au monde.
 Qu'aujourd'huy tout luy plaise, & semble cōsentir
 A l'unique dessein de le bien diuertir.
 Fâcheux retirez-vous ; ou s'il faut qu'il vous
 voye,
 Que ce soit seulement pour exciter sa ioye.

La Nayade emmène avec elle, pour la Come-
 die, vne partie des gens qu'elle a fait paroistre,
 pendant que le reste se met à danser au son des
 Hauts-bois, qui se ioignent aux Violons.



PERSONNAGES.

ERASTE.

LA MONTAGNE.

ALCIDOR.

ORPHISE.

LYSANDRE.

ALCANDRE.

ALCIPE.

ORANTE.

CLYMENE.

DORANTE.

CARITIDES.

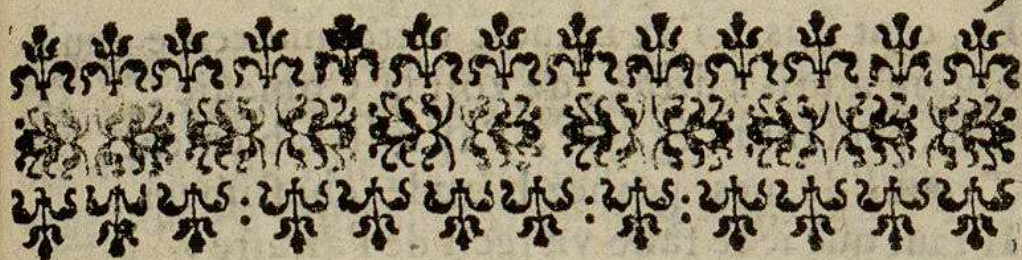
ORMIN.

FILINTE.

DAMIS.

L'ESPINTE.

LA RIVIERE, & deux Camarades.



LES
FASCHEUX
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.
ERASTE.



Oys quel astre, bon Dieu, faut-il que
ie sois né,
Pour estre de Fâcheux touïjours assassiné!
Il semble que par tout le sort me les
adresse,
Et i'en vois, chaque iour, quelque nouvelle espee.
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'huy;
I'ay creu n'estre iamais debarassé de luy;

Et, cent fois, i'ay maudit cette innocente enuie
 Qui m'a pris à disné, de voir la Comedie,
 Où, pensant m'égayer, i'ay miserablement,
 Trouué de mes pechez le rude chastiment.
 Il faut que ie te fasse vn recit de l'affaire;
 Car ie m'en sens encor tout esmû de colere.
 I'estois sur le Theatre, en humeur d'écouter
 La piece, qu'a plusieurs i'auois ouy vanter;
 Les Acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
 Lors que d'un air bruyant, & plein d'extravagance,
 Vn homme à grans canons est entré brusquement
 En criant, hola-ho, vn siege promptement;
 Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
 Hé mon Dieu! nos François si souuent redressez,
 Ne prendront-ils iamais vn air de gens sensez,
 Ay-ie dit, & faut-il, sur nos defauts extrêmes,
 Qu'en theatre public nous nous iouïons nous-mes-

mes,
 Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
 Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous!
 Tandis que là dessus ie haussais les espaules,
 Les Acteurs ont voulu continuer leurs Rôles:
 Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fra-

cas,
 Et trauersant encor le Theatre à grans pas,
 Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
 Au milieu du deuant il a planté sa chaise,
 Et de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les Acteurs.
 Vn bruit s'est élevé, dont vn autre eust eu honte;
 Mais luy, ferme, & constant, n'en a fait aucun cōte;
 Et se feroit tenu comme il s'estoit posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eust auisé.

Ha Marquis, m'a-t-il dit, prenāt près de moy place,
Comment te portes-tu ? Souffre, que ie t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, vn rouge m'est monté,
Que l'on me vist connu d'un pareil euenté.
Ie l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre,
De ces gens qui de rien veulent fort vous cōnoistre
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers iusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait, à l'abord, cent questions friuoles,
Plus haut que les Acteurs esleuant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moy pour l'arrester,
Ie serois, ay-ie dit, bien-aise d'escouter.
Tu n'as point veu cecy, Marquis; ah! Dieu me dāne
Ie le trouue assez drole, & ie n'y suis pas asne;
Ie sçais par quelles loix vn ouurage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
La dessus de la piece il m'a fait vn sommaire,
Scene, à Scene, auerty de ce qui falloir faire,
Et iusques à des vers qu'il en sçauoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut auant l'Acteur.
I'auois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance,
Et s'est, deuers la fin, leué long-temps d'auance;
Car les gens du bel air pour agir galamment
Se gardent bien, sur tout, d'ouyr le dénouement.
Ie rendois grace au Ciel, & croyois de iustice,
Qu'avec la Comedie eust finy mon suplice:
Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon hōme à moy s'est attaché;
M'a conte ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses cheuaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il auoit de faueur,
Disant, qu'à m'y seruir il s'offroit de grand cœur.
Ie le remerciois doucement de la teste,
Minutant à tous coups quelque retraite honneste:

Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma galeche;
Elle est bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair,
En fait, à mon faiseur, faire vne du mesme air.
Moy de luy rendre grace, & pour mieux m'en défendre

De dire que j'auois certain repas à rendre.
Ah parbleu i'en veux estre, estant de tes amis,
Et manque au Marechal a qui j'auois promis.
De la chere, ay-ie fait, la doze est trop peu forte
Pour ofer y prier des gens de vostre sorte.
Non; m'a-t-il respondu, ie suis sans compliment,
Et i'y vais pour causer avec toy seulement;
Ie suis des grans repas fatigué, ie te iure:
Mais si l'on vous attend, ay-ie dit, c'est iniure...
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons

tous;
Et ie trouue avec toy des passe-temps plus doux.
Ie pestois contre moy, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'auoit eu mon excuse,
Et ne sçauois à quoy ie deuois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lors qu'un carosse fait de superbe maniere,
Et comblé de Laquais, & deuant, & derriere,
S'est avec un grand bruit deuant nous arresté;
D'où sautant un ieune homme amplement ajusté,
Mon importun & luy courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux estoient precipitez
Dans les conuulsions de leurs ciuilitiez,
Ie me suis doucement esquiué sans rien dire;
Non sans auoir long-temps gemi d'un tel martyre.

Et maudit ce Fâcheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendez-vous qui m'est icy donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nostre envie.
Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses Fâcheux ;
Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes Fâcheux, le plus fâcheux encore,
Est Lyandre, le tuteur de celle que j'adore ;
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée, où devoit estre Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'estend ;
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray ; mais ie tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'ayme.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers vostre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur, pour vous, sent de feux legitimes,
En revanche, luy fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que ie fois d'elle aymée?

LA MONTAGNE.

Quoy? vous doutez encor d'un amour confirmé...

ERASTE.

Ah c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Un cœur bien enflammé prend assurance entiere.
Il craint de se flatter, & dans ses diuers soins,
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouuer vne beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monfieur, vostre rabat par deuant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE.

Ouf, tu m'estranges, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottise sans pareille !

Tu m'as, d'un coup de dent, presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons

ERASTE.

Laisse-les ; tu prens trop de soucy.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chifonnez.

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainſy.

LA MONTAGNE.

Accordez-moy du moins, pour grace ſinguliere ;
De froter ce chapeau, qu'on voit plein de pouſſiere.

ERASTE.

Frotte donc , puis qu'il faut que i'en paſſe par là ;

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voila ?

B iij

ERASTE.

Mon Dieu dépesche-toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience,

ERASTE *apres avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous vn peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré?

ERASTE.

Tes-tu de ce chapeau pour toujous emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moy donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hay !

ERASTE.

Le voila par terre :
Je suis fort auancé : que la fièvre te ferre.

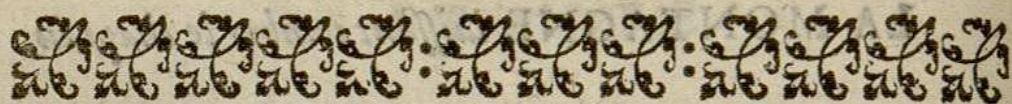
LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups i'oste...

ERASTE.

Il ne me plaist pas :
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras ;
Qui fatigue son Maistre, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du necessaire.





SCENE II.

ORPHISTE, ALCIDOR, ERASTE,
LA MONTAGNE.

ERASTE.

MAis voy-ie pas Orphise ? ouy c'est elle,
qui vient.

Ou va-t-elle si viste, & quel homme la tient ?

*Il la saluë comme elle passe, & elle
en passant détourne la teste.*

Quoy me voir en ces lieux deuant elle paroistre,
Et passer en feignant de ne me pas connoistre !
Que croire ! qu'en dis-tu ? parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, ie ne dis rien de peur d'estre fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'estre en effet que de ne me rien dire
Dans les extremitez d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque responce à mon cœur abbatu :
Que dois-ie presumer ? parle, qu'en penses-tu ?
Dy-moy ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monfieur, ie veux me taire,
Et ne defire point trancher du neceffaire.

ERASTE.

Pefte l'impertinent ! va-t'en fuiure leurs pas ;
Voy ce qu'ils deuiendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *reuenant.*

Il faut fuiure de loin ?

ERASTE.

Ouy.

LA MONTAGNE *reuenant.*

Sans que l'on me voye,
Ou faire aucunemblât qu'apres eux on m'enuoye.

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner auis,
Que par mon ordre exprés ils font de toy fuiuis.

LA MONTAGNE *reuenant.*

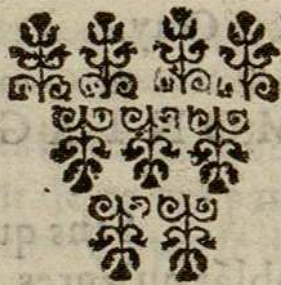
Vous trouueray-ie icy ?

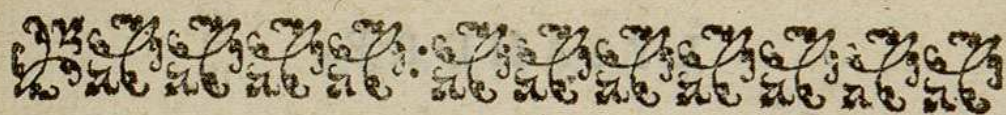
ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du mode,

La Montagne s'en va.

Ah! que ie sens de trouble, & qu'il m'eust esté doux,
Qu'on me l'eust fait manquer, ce fatal rendez-vous.
Ie pensois y trouver toutes choses propices;
Et mes yeux pour mon cœur y trouuēt des suplices.





SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
 Cher Marquis, & d'abord ie suis à toy venu.
 Comme à de mes amis il faut que ie te chante
 Certain air, que i'ay fait, de petite courante,
 Qui de toute la Cour contente les experts,
 Et sur qui plus de vingt ont defia fait des vers.
 J'ay le bien, la naissâce, & quelque employ passable,
 Et fais figure en France assez considerable;
 Mais ie ne voudrois pas, pour tout ce que ie suis,
 N'auoir point fait cet air, qu'icy ie te produis.
 La, la, hem, hem : écoute avec soin, ie te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle ?

Ah !

LYSANDRE.

Cette fin est iolie.

Il rechant la fin quatre ou cinq fois de suite.

Comment la trouues-tu ?

ERASTE.

Fort belle assurément

LYSANDRE.

Les pas que i'en ay faits n'ont pas moins d'agrément ;

Et sur tout la figure à merueilleuse grace.

Il chante , parle & danse tout ensemble , & fait faire à Eraste les figures de la femme.

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse :

Ensemble : puis on quitte , & la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voila ?

Ce fleuret ? ces coupez courant après la belle ?

Dos à dos : face à face , en se pressant sur elle.

Après avoir acheué.

Que t'en semble Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas là sont sont fins.

LYSANDRE.

Je me moque, pour moy, des maistres Baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

Les pas donc...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

LYSANDRE.

Veux-tu, par amitié, que ie te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foy, pour le present, i'ay certain embarras....

LYSANDRE.

Et bien donc, ce sera, lors que tu le voudras.
Si i'auois dessus-moy ces paroles nouvelles,
Nous les liriõs ensemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Vne autre fois.

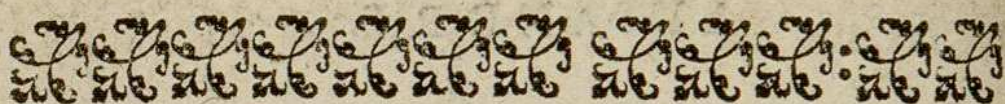
LYSANDRE.

Adieu, Baptiste le tres-cher
N'a point veu ma courante, & ie le vais chercher.
Nous auons, pour les airs, de grandes sympathies,
Et ie veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant toujours.

ERASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots, tous les iours, nous oblige à souffrir;
Et nous fasse abaisser iusques aux complaisances,
D'applaudir bien souuent à leurs impertinences ?



SCENE IV.

LA MONTAGNE , ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur , Orphise est seule , & vient de ce costé.

E R A S T E.

Ah d'un trouble bien grand ie me sens agité !
 J'ay de l'amour encore pour la belle inhumaine ,
 Et ma raison voudroit, que i'eusse de la haine !

LA MONTAGNE.

Monfieur , vostre raison ne sçait ce qu'elle veut ;
 Ny ce que sur vn cœur vne Maistresse peut.
 Bien que de s'emporter on ait de iustes causes ,
 Vne belle , d'un mot, rajuste bien des choses.

E R A S T E.

Helas , iere l'auouë , & déjà cét aspect ,
 A toute ma colere imprime le respect.



SCENE V.

ORPHISE, ERASTE,
LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Vostre frōt à mes yeux mōstre peu d'allegresse.
Seroit-ce ma présence, Eraste, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? & sur quels déplai-
firs,
Lors que vous me voyez, poussez-vous des sōûpirs?

ERASTE.

Helas, pouuez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celuy dont l'entretien vous a fait, à ma veuë,
Passer.....

ORPHISE *riant.*

C'est de cela, que vostre ame est esmeuë?

ERASTE.

Insultez inhumaine, encor à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur;

C ij

Et d'abuser , ingrater , à maltraiter ma flâme ,
 Du foible , que pour vous, vous sçavez, qu'a mon
 (ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire , & confesser icy ,
 Que vous estes bien fou , de vous troubler ainsi.
 L'homme , dont vous parlez , loin qu'il puisse me
 plaire ,
 Est vn homme Fâcheux dont i'ay sçeu me defaire ;
 Vn de ces importuns , & sots officieux ,
 Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des
 lieux ;
 Et viennent aussi-tost, avec vn doux langage ,
 Vous donner vne main , contre qui l'on enrage.
 T'ay feint de m'en aller , pour cacher mon dessein ;
 Et , iusqu'à mon carosse , il m'a presté la main.
 Je m'en suis promptement defaite de la sorte ,
 Et i'ay pour vous trouuer, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, adiousteray-ie foy ?
 Et vostre cœur est-il tout sincere pour moy ?

ORPHISE.

Je vous trouue fort bon , de tenir ces paroles ;
 Quand ie me iustifie à vos plaintes frivoles.
 Je suis bien simple encor, & ma sorte bonté.....

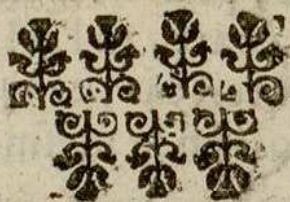
ERASTE.

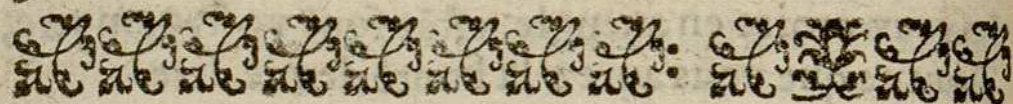
Ah ne vous fâchez pas , trop seuer beauté.

Je veux croire en aveugle, estât sous vostre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, vn malheureux Amant ;
J'auray pour vous respect, iusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moy le vostre ;
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ,
Ouy ie souffriray tout de vos diuins appas ,
I'en mourray, mais enfin ie ne m'en plaindray pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens regneront dās vostre ame,
Ie sçauray de ma part.....]





SCENE VI.

ALCANDRE, ORPHISE,
ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

MArquis vn mot. Madame,
De grace pardonnez, si ie suis indiscret,
En osant, deuant vous, luy parler en secret.
Auec peine, Marquis, ie te fais la priere;
Mais vn homme vient-là de me rompre en visiere;
Et ie souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part, tu l'ailles appeller.
Tu sçais, qu'en pareil cas, ce seroit auec ioye,
Que ie te le rendrois en la meisme monnoye.

ERASTE *Après auoir vn peu de
meuré sans parler.*

Ie ne veux point icy faire le Capitan;
Mais ou ma veu soldat, auant que Courtisan.
I'ay seruy quatorze ans, & ie croy estre en passe,
De pouuoir d'vn tel pas me tirer auec grace,
Et de ne craindre point, qu'à quelque lascheté
Le refus de mon bras me puisse estre imputé.
Vu duel met les gens en mauuaise posture,
Et nostre Roy n'est pas vn Monarque en peinture.
Il sçait faire obeïr les plus grans de l'Estat,
Et ie trouue qu'il fait en digne Potentat,

COMEDIE.

31

Quand il faut le servir, i'ay du cœur, pour le faire:
Mais ie ne m'en sens point, quand il faut luy dé-
plaie.

Ie me fais de son ordre vne suprême Loy.
Pour luy desobeïr, cherche vn autre que moy.
Ie te parle, Vicomte, avec franchise entiere,
Et suis ton seruiteur en toute autre matiere,
Adieu. Cinquante fois au Diable les Fâcheux,
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

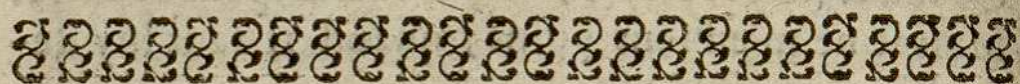
Ie ne sçay.

ERASTE.

Pour sçauoir où la belle estrallée,
Va-t'en chercher par tout, i'attens dans cette allée.

Fin du premier Acte.





BALLET

Du premier Acte.

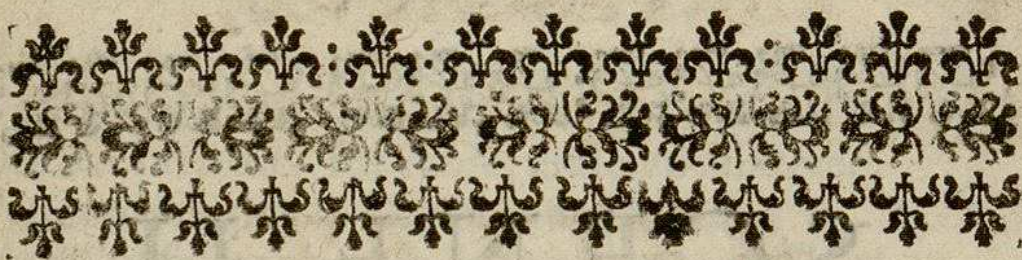
PREMIERE ENTREE.

DEs Ioüeurs de Mail, en criant, gare;
l'obligent à se retirer, & comme il veut
revenir lors qu'ils ont fait.

DEUXIESME ENTREE.

Des Curieux viennent qui tournent autour
de luy pour le connoistre, & font qu'il se retire
encore pour vn moment.





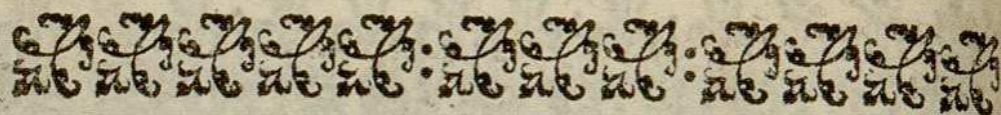
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

MEs Fâcheux à la fin se sont-ils escartez ?
Je pense qu'il en pleut icy de tous costez.
Je les fuis , & les trouue , & pour second
martire ,

Je ne sçaurois trouuer celle que ie desire.
Le tonnerre , & la pluye ont promptement passé ,
Et n'ont point , de ces lieux , le beau monde chassé.
Plust au Ciel , dans les dons que ses soins y prodiguent ,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens , qui fatiguent !
Le Soleil baisse fort , & ie suis estonné ,
Que mon Valet encor ne soit point retourné.



SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon iour.

ERASTE.

Et quoy touïjours me flâme diuertie !

ALCIPE.

Console-moy, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au Piquet ie perdis, hier, contre vn S. Bouvain;
A qui ie donneroïs quinze points, & la main.
C'est vn coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les Ioïeurs au Diable;
Vn coup assurement à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pic.
Ie donne; il en prend six, & demande à refaire:
Moy, me voyant de tout, ie n'en voulus rien faire,
Ie porte l'as de trefle, admire mon malheur,
L'as, le Roy, le valet, le huit, & dix de cœur;
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame, & Roy de carreau; dix, & Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portez la Dame arriue encor,
Qui me fait iustement vne quinte major:

Mais mon homme, avec l'as , non sans surprise ex-
trême,

Des bas carreaux, sur table, étale vne fixième.
L'en auois écarté la Dame , avec le Roy ;
Mais luy fallant vn pic, ie sortis hors d'effroy ,
Et croïois bien du moins faire deux points vniques.
Avec les sept carreaux , il auoit quatre piques ;
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras ,
De ne sçauoir lequel garder de mes deux as.
L'ay jetté l'as de cœur , avec raison me semble ;
Mais il auoit quitté quatre trefles ensemble ,
Et par vn fix de cœur ie me suis veu capot ,
Sans pouuoir, de depit, proferer vn seul mot.
Morbleu fais-moy raison de ce coup effroyable.
Amoins que l'auoir veu , peut-il estre croyable ?

ERASTE.

C'est dans le ieu , qu'on voit les plus grands coups
du fort.

ALCIPE.

Parbleu tu iugeras, toy-mesme , si i'ay tort ;
Et si c'est sans raison, que ce coup me transporte ;
Car voicy nos deux ieux , qu'exprés sur moy ie
porte.
Tien, c'est icy mon port , comme ie te l'ay dit ;
Et voicy

ERASTE.

I'ay compris le tout, par ton recit,
Et voy de la iustice au transport qui t'agite ;
Mais, pour certaine affaire, il faut que ie te quitte :

Adieu console-toy, pourtant, de ton malheur.

A L C I P E.

Qui moy ? i'auray toujourns ce coup là sur le cœur :
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moy, voir à toute la terre, *

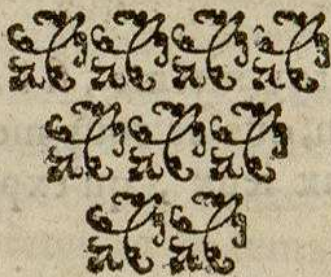
** Il s'en va & prest à rentrer, il dit par reflexion.*

Vn fix de cœur ! deux points !

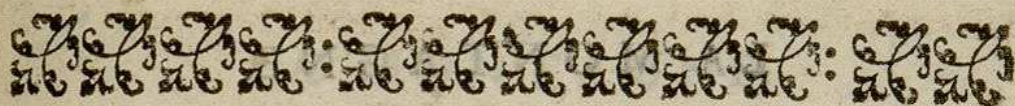
ERASSTE.

En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des
foux.

Ah ! que tu fais languir ma iuste impatience.



SCENE



SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, ie n'ay pû faire vne autre diligence;

ERASTE.

Mais me raportes-tu quelque nouuelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute ; & de l'obiet qui fait vostre destin ;
I'ay par vn ordre expres quelque chose à vous dire ;

ERASTE.

Et quoy ? déjà mon cœur après ce mot soupire ;
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaittez-vous de sçauoir ce que c'est ?

ERASTE.

Ouy, dy viste.

D

LA MONTAGNE.

Monfieur , attendez , s'il vous plaift.
Je me fuis , à courir , prefque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaifir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puifque vous defirez de fçauoir promptement
L'ordre que j'ay receu de cet obiet charmant ,
Je vous diray.... Ma foy, fans vous vanter mon zele,
J'ay bien fait du chemin , pour trouuer cette belle,
Et fi.....

ERASTE.

Pefte foit fait de tes digreffions.

LA MONTAGNE.

Ah! il faut moderer vn peu fes paffions,
Et Senecque.....

ERASTE.

Senecque eft vn fot dans ta bouche ;
Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche,
Dy-moy ton ordre, toft,

COMEDIE.

39

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Vostre Orphise... Vne beste est là dans vos cheveux,

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire....

ERASTE.

Quoy!

LA MONTAGNE.

Deuinez.

ERASTE.

Sçais-tu que ie ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous deuez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lors qu'elle aura quitté quelques prouinciales,
Aux personnes de Cour fâcheuses animales.

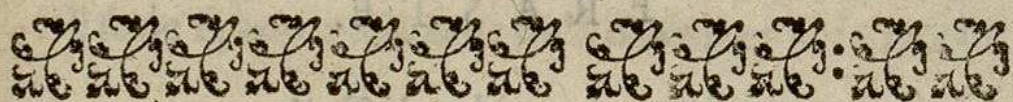
D ij

ERASSTE.

Tenons nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir;
 Mais, puisque l'ordre icy m'offre quelque loisir,
 Laisse moy mediter, i'ay dessein de luy faire
 Quelques vers, sur vn air, ou ie la voy se plaire,

Il se promene en resuant,





SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vostres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouyst les vnes & les autres.

ORANTE.

I'auiſe vn homme icy qui n'eſt pas ignorant ;
Il pourra nous iuger ſur noſtre different.
Marquis, de grace, vn mot: Souffrez qu'on vous ap-
pelle,
Pour eſtre, entre nous deux, iuge d'une querelle,
D'un debat, qu'ont émeu nos diuers ſentimens,
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amants.

D iij

E R A S T E.

C'est vne question à vuidier difficile,
Et vous deuez chercher vn Iuge plus habile.

O R A N T E.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons :
Vostre esprit fait du bruit, & nous vous cōnoissons;
Nous sçauons que chacun vous dōne à iuste titre...

E R A S T E.

Hé de grace,....

O R A N T E.

En vn mot vout serez nostre arbitre,
Et ce sont deux momēs qu'il vous faut nous dōner.

C L I M E N E.

Vous retenez icy qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il est vray ce que i'en ose croire,
Monfieur, à mes raisons, donnera la victoire.

E R A S T E.

Que ne puis-ie à mon traistre inspirer le soucy,
D'inuenter quelque chose a me tirer d'icy!

O R A N T E.

Pour moy de son esprit i'ay trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon desauantage,

Enfin ce grand debat qui s'allume entre nous ,
Est de sçauoir s'il faut qu'un Amant soit ialoux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vostre,
Lequel doit plaire plus d'un ialoux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moy, sans contredit, ie suis pour le dernier;

CLIMENE.

Et dans mon sentiment ie tiens pour le premier.

ORANTE.

Ie croy que nostre cœur doit donner son suffrage;
A qui fait éclater du respect dauantage.

CLIMENE.

Et moy, que si nos vœux doiuent paroistre au iour,
C'est pour celuy qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Ouy, mais on voit l'ardeur dont vne ame est saisie;
Bien mieux dans le respect, que dans la ialousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous ayme d'autant plus, qu'il se monstre ialous.

Fi ne me parlez point, pour estre Amans, Climene,
 De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
 Et qui, pour tous respects, & toute offre de vœux,
 Ne s'appliquent i jamais, qu'à se rendre Fascheux;
 Dont l'ame, que sans cesse vn noir transport anime,
 Des moindres actiōs cherche à nous faire vn crime;
 En soumet l'innocence à son aueuglement,
 Et veut, sur vn coup d'œil, vn éclaircissement:
 Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
 Se plaignent aussi-tost, qu'il naist de leur presence;
 Et lors que dans nos yeux brille vn peu d'enioûmēt,
 Veulent que leurs Riuaux en soient le fondement:
 Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
 Ne vous parlent i jamais, que pour faire querelle;
 Osent deffendre à tous l'approche de nos cœurs,
 Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
 Moy ie veux des Amans que le respect inspire;
 Et leur soumission marque mieux nostre empire.

CLIMENE.

Fi ne me parlez point, pour estre vrais Amans,
 De ces gens, qui pour nous n'ont nuls emportemēts;
 De cestiēdes Galans, de qui les cœurs paisibles,
 Tiennent desia pour eux les choses infaillibles;
 N'ont point peur de nous perdre, & laissent chaque
 Sur trop de confiance endormir leur amour; (iour,
 Sont avec leurs Riuaux en bonne intelligence,
 Et laissent vn champ libre à leur perseuerance.
 Vn amour si tranquille excite mon courroux.
 C'est aimer froidement que n'estre point ialoux;

Et ie veux, qu'un Amant pour me prouver sa flâme,
 Sur d'eternels soupçons laisse flotter son ame,
 Et par de prompts transports, d'one un signe éclatant
 De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
 On s'applaudit alors de son inquietude,
 Et s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
 Le plaisir de le voir soumis à nos genous,
 S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
 Ses pleurs, son desespoir d'avoir pû nous déplaire,
 Est un charme à calmer toute nostre colere.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
 Je sçais qui vous pourroit donner contentement;
 Et ie connois des gens dans Paris plus de quatre,
 Qui, cōme ils le font voir, aiment iusques à battre.

CLIMENE.

Si pour vous plaire il faut n'estre iamaïs jaloux,
 Je sçais certaines gens fort commodes pour vous;
 Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
 Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de
 trente.

ORANTE.

Enfin, par vostre arrest vous devez déclarer,
 Celuy de qui l'amour vous semble à preferer,

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrest ie ne m'en puis deffaire,
 Toutes deux à la fois ie vous veux satisfaire;

46 LES FASCHEUX ;

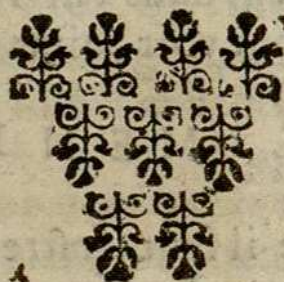
Et pour ne point blasmer ce qui plaist à vos yeux ;
Le ialoux aime plus , & l'autre aime bien mieux.

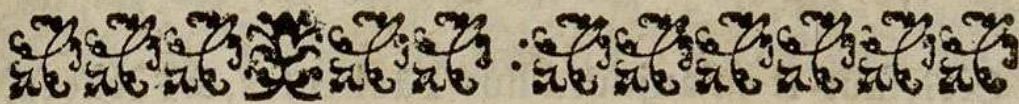
CLIMENE.

L'arrest est plein d'esprit ; mais....

ERASTE.

Suffit, i'en suis quitte,
Après ce que i'ay dit, souffrez que ie vous quitte.





SCENE V.

ORPHISE , ERASTE,

ERASTE.

Que vous tardez , Madame , & que i'esprouue
bien.....

ORPHISE.

Non , non , ne quittez pas vn si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'estre trop tard venue ,
Et vous avez dequoy vous passer de ma veuë.

ERASTE.

Sans sujet contre moy voulez-vous vous aigrir ,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ha ! de grace attendez....

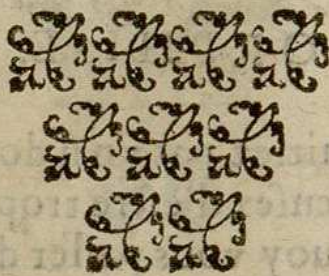
ORPHISE.

Laissez-moy , ie vous prie ,
Et courez vous rejoindre à vostre compagnie.

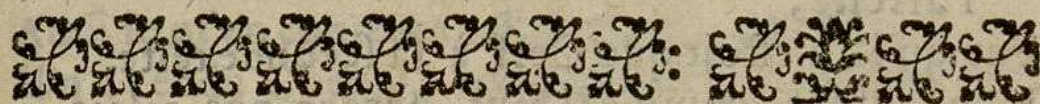
Elle sort.

E R A S T E.

Ciel, faut-il qu'aujourd'huy Fâcheuses, & Fâcheux,
 Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
 Mais allons sur ses pas , malgré sa résistance ,
 Et faisons à ses yeux briller nostre innocence.



SCENE



SCENE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

HA Marquis que l'on voit de Fascheux tous les iours,
 Venir de nos plaisirs interrompre le cours :
 Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
 Qu'un fat.... C'est un recit qu'il faut que ie te fasse;

ERASTE.

Je cherche icy quelqu'un, & ne puis m'arrester.

DORANTE *le retenant.*

Parbleu chemin faisant ie te le veux conter.
 Nous estions une troupe, assez bien assortie,
 Qui pour courir un Cerf auions hier fait partie;
 Et nous fusmes coucher sur le pays exprés,
 C'est à dire, mon cher, en fin fond de forets.
 Comme cét exercice est mon plaisir suprême,
 Je voulus, pour bien faire, aller au bois moy-mesme;
 Et nous conclusmes tous d'attacher nos efforts,
 Sur un Cerf, qu'un chacun nous disoit Cerf-dix-cors;

E

Mais moy , mon iugement , sans qu'aux marques
i'arreste ,

Fut qu'il n'estoit que Cerf à sa seconde teste:
Nous auions , comme il faut , separé nos relais ,
Et desjeunions en haste , avec quelques œufs frais ;
Lors qu'un franc Campagnard , avec longue rapiere ,
Montant superbement sa lument pouliniere ,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne lument ,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment ,
Nous presentant aussi , pour surcroist de colere ,
Un grand benefst de fils , aussi sot que son pere .
Il s'est dit grand Chasseur , & nous a priés tous ,
Qu'il pust auoir le bien de courir avec nous .

Dieu preserue , en chassant , toute sage personne ,
D'un porteur de huchet , qui mal à propos sonne ;
De ces gens , qui suiuis de dix Hourets galeux
Disent ma meute , & font les chasseurs merueilleux .
Sa demande receuë , & ses vertus prisées ,
Nous auons esté tous frapper à nos brisées .

A trois longueurs de trait , tayaut ; voila d'abord
Le Cerf donné aux chiens . l'appuye , & sonne fort .
Mon Cerf débuche , & passe une assez longue pleine ,
Et mes chiens après luy ; mais si bien en haleine ,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul iuste-au-
corps .

Il vient à la Forest . Nous luy donnons à lors
La vieille meute ; & moy , ie prens en diligence
Mon Cheual Allezan . Tu l'as veu ?

E R A S T E .

Non ie pense .

D' O R A N T E .

Commen ? c'est un Cheual aussi bon qu'il est beau ,
Et que ces iours passez , i'achetay de Gaucan . *

* Marchand de Chevaux celebre à la Cour .

Je te laisse à penser , si , sur cette matiere ,
 Il voudroit me tromper , luy qui me considere :
 Aussi ie m'en contente , & iamais , en effet ,
 Il n'a vendu Cheual , ny meilleur , ny mieux fait.
 Vne teste de Barbe , avec l'Estoile nette ;
 L'encolure d'un Signe , effilée , & bien droite ;
 Point d'espaules non plus qu'un Lièvre , court-iointé ,
 Et qui fait dans son port voir sa viuacité.
 Des piez , morbleu , des piez ! le rein double : à vray
 dire ,

I'ay trouué le moyen , moy seul , de le reduire ,
 Et sur luy , quoy qu'aux yeux il montraist beau sem-
 blant ,

Petit Iean de Gaueau ne montoit qu'en tremblant.
 Vne croupe , en largeur , à nulle autre pareille ;
 Et des gigots , Dieu sçait ! bref c'est vne merueille ,
 Et i'en ay refusé cent pistoles , croy moy ,
 Au retour d'un cheual amené pour le Roy.
 Je monte donc dessus , & ma ioye estoit pleine ,
 De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ;
 Je pousse , & ie me trouue en un fort à l'escart ,
 A la queuë de nos chiens moy seul avec Drecar. *

** Piqueur renommé.*

Vne heure là dedans nostre Cerf se fait battre.
 I'appuye alors mes chiens , & fais le diable à quatre :
 Enfin iamais Chasseur ne se vit plus joyeux ;
 Je le relance seul , & tout alloit des mieux ;
 Lors que d'un ieune Cerf s'accompagne le nostre ,
 Vne part de mes chiens se separe de l'autre ,
 Et ie les voy. , Marquis , comme tu peux penser ,
 Chasser tous avec crainte , & finaut balancer.
 Il se rabat soudain , dont i'eus l'ame rauie ;
 Il empaume la voye , & moy ie sonne & crie ,

A finaut à finaut : i'en reuois à plaisir,
Sur vnetaupiniere, & reffonne à loisir.
Quelques chiens reuenoient à moy, quand pour disgrâce,
Le ieune Cerf, Marquis, à mon Campagnard passe.
Mon écourdy se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pecore,
I'y pousse & i'en reuois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, ie n'eus pas ietté l'œil,
Que ie connus le change, & sentis vn grand dueil.
I'ay beau luy faire voir toutes les differences,
Des pincés de mon Cerf, & de ses connoissances;
Il me soustient tousiours, en Chasseur ignorant,
Que c'est le Cerf de meure, & par ce different
Il donne temps aux chiens d'aller loin : i'en enrage,
Et pestant de bon cœur contre le personnage,
Ie pousse mon cheual, & par haut, & par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras :
Ie ramene les chiens à ma premiere voye,
Qui vont, en me donnant vne excessiue ioye,
Requerir nostre Cerf, comme s'ils l'eussent veu :
Ils le relancent; mais, ce coup est-il preuen ?
A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme.
Nostre Cerf relancé va passer à nostre homme,
Qui croyant faire vn trait de chasseur fort vanté,
D'vn pistolet d'arçon qu'il auoit apporté,
Luy donne iustement au milieu de la teste,
Et de fort loin me crie, ah ! i'ay mis bas la beste.
A-t-on iamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre vn Cerf ? pour moy venant dessus le
lieu,
I'ay trouué l'action tellement hors d'usage,
Que i'ay donné des deux à mon cheual, de rage,

COMEDIE.

53

Et m'en suis reueu chez moy tousiours courant,
Sans vouloir dire vn mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouuois mieux faire, & ta prudence est rare:
C'est ainsi, des Fâcheux, qu'il faut qu'on se separe;
Adieu.

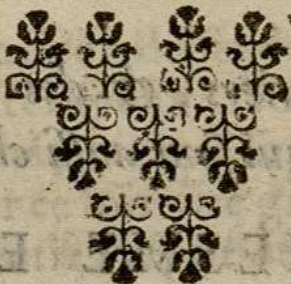
DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part;
Où nous ne craindrōs point de chasseur Cāpagnard.

ERASTE.

Fort bien. Je croy qu'enfin ie perdray patience.
Cherchons à m'excuser avec diligence.

Fin du deuxiesme Acte.





BALLET

Du second Acte.

PREMIERE ENTREE.

DEs Ioïeurs de Boule l'arrestent pour mesurer un coup, dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, & leur laisse dancer un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce Ieu.

DEUXIESME ENTREE.

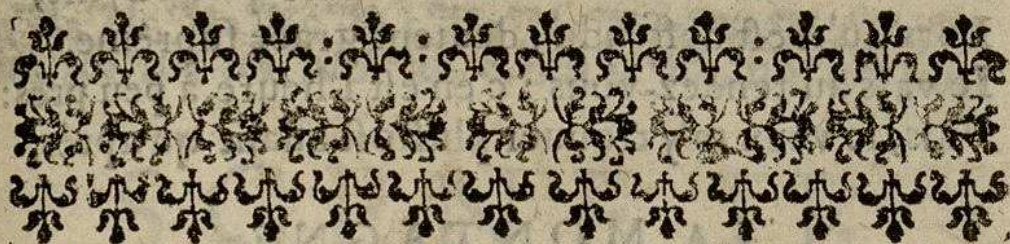
De petits Frondeurs les viennent interrompre qui sont chassés en suite.

TROISIESME ENTREE.

Par des Sauetiers, & des Sauetieres, leurs peres, & autres qui sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIESME ENTREE.

Par un Iardinier qui dance seul, & se retire pour faire place au troisieme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.



L est vray , d'un costé mes soins ont
reüiſſy :

Cet adorable objet enfin s'est adoucy :

Mais d'un autre on m'accable , & les

Aſtres ſeueres ,

Ont , contre mon amour , redoublé leurs coleres.

Ouy Damis ſon tuteur , mon plus rude fâcheux ,

Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes
veux ,

A ſon aymable niece a deffendu ma veuë ,

Et veut , d'un autre Espoux , la voir demain pourueuë.

Orphise touteſois , malgré ſon deſauë ,

Daigne accorder ce ſoir vne grace à mon feu ;

Et j'ay fait conſentir l'eſprit de cette belle ,

A ſouffrir qu'en ſecret ie la viſſe chez elle.

L'amour ayme ſur tout les ſecrettes faueurs ,

Dans l'obſtacle , qu'on force , il trouue des douceurs ;

E iij

Et le moindre entretien de la beauté qu'on ayme,
 Lors qu'il est deffendu, deuient grace suprême.
 Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure, à peu près:
 Puis, ie veux m'y trouuer plustost auant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suiuray-ie vos pas ?

ERASTE.

Non, ie craindrois que peut-estre
 A quelques yeux suspects tu me fisses connoistre.

LA MONTAGNE.

Mais....?

ERASTE.

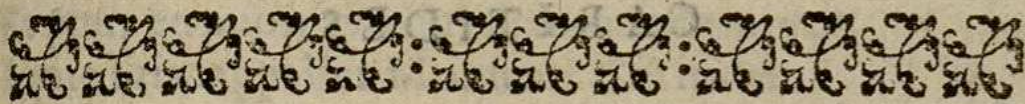
Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suiure vos loix :
 Mais au moins si de loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
 Et ne veux-tu iamais quitter cette methode,
 De te rendre, à toute heure, vn valet incommode!



SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le temps repugne à l'honneur de voir.

Le matin est plus propre à rendre vn tel deuoir :
 Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile ;
 Car vous dormez toujours , où vous estes en ville ;
 Au moins, Messieurs vos gens me l'asseurent ainsy,
 Et i'ay, pour vous trouuer, pris l'heure que voicy.
 Encor est-ce vn grand heur, dont le destin m'hon-
 nore ;

Car deux momens plus tard , ie vous manquois
 encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moy ?

CARITIDES.

Ie m'acquitte, Monsieur, de ce que ie vous doy ;
 Et vous viens... Excusez l'audace, qui m'inspire ;
 Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Ouy ie suis fort vanté,
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est vne peine extrême,
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soy-mesme,
Et toujours, près des Grans on doit estre introduit,
Par des gens, qui de nous fassent vn peu de bruit;
Dont la bouche écoutée, auecque poids debite,
Ce qui peut faire voir nostre petit merite:
Enfin i'aurois voulu que des gens bien instruits,
Vous enssent pû, Monsieur, dire ce que ie suis.

ERASTE.

Ie vois assez, Monsieur, ce que vous pouuez estre,
Et vostre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDES.

Ouy ie suis vn sçauant charmé de vos vertus.
Non pas de ces sçauans, dont le nom n'est qu'en vs:
Il n'est rien si commun, qu'un nom à la Latine.
Ceux qu'on habille en Grec ont bien meilleure
mine;

Et pour en auoir vn qui se termine en es,
Ie me fais appeller Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides soit, qu'avez-vous à dire ?

CARITIDES.

C'est vn placet, Mōsieur, que ie voudrois vous lire;
Et que dans la posture, où vous met vostre employ,
I'ose vous conjurer de presenter au Roy.

ERASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouuez le presenter vous-
mesme.

CARITIDES.

Il est vray que le Roy fait cette grace extrême ;
Mais par ce mesme excès de ses rares bontez,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont-presentez,
Qu'ils estouffent les bons, & l'esperoir où ie fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans
monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouuez, & prendre vostre temps.

CARITIDES.

Ah Monsieur ! les Huissiers sont de terribles gens.
Ils traitent les Sçauans de faquins à nasardes,
Et ie n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.

Les mauuais traitemens qu'il me faut endurer,
 Pour iamais de la Cour me feroient retirer,
 Si ie n'auois conçu l'esperance certaine,
 Qu'aupres de nostre Roy vous ferez mon Mecene.
 Ouy vostre credit m'est vn moyen asséuré.....

ERASTE.

Et bien donnez-moy donc, ie le presenteray.

CARITIDES.

Le voicy ; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.....

CARITIDES.

C'est pour estre instruit, Monsieur, ie vous coniuire.

A V R O Y.

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, tres-fidelle, &
 tres-sçauant sujet & seruiteur Caritides, Fran-
 çois de nation, Grec de profession ; Ayant consi-
 deré les grans & notables abus, qui se commet-
 tent

tent aux inscriptions des enseignes des Maisons, Boutiques, Cabarets, Jeux de Boule, & autres lieux de vostre bonne Ville de Paris; en ce que certains ignorans compositeurs desdites inscriptions, renuersent, par vne barbare, perniciense & detestable ortographe toute sorte de sens & raison, sans aucun égard d'Etimologie, Analogie, Energie, ny Allegorie quelconque; au grand scandale de la Republique des Lettres, & de la nation Françoisse, qui se décrie & deshonore par lesdits abus, & fautes grossieres, enuers les Estrangers, & notamment enuers les Allemans, curieux lecteurs, & inspectateurs desdites inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long & pourroit bien fâcher.....

CARITIDES.

Ah! Monsieur pas vn mot ne s'en peut retrancher;

ERASTE.

Acheuez promptement.

CARITIDES *continuë.*

Supplie humblement Vostre Majesté de créer, pour le bien de son Estat, & la gloire de

F

son Empire, vne Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reuiseur, & Restorateur general desdites inscriptions; & d'icelle honorer le suppliant, tant en consideration de son rare & eminent sçauoir, que des grands & signalez seruices qu'il a rendus à l'Estat, & à vostre Majesté, en faisant l'Anagramme de vostre dite Majesté en François, Latin, Grec, Hebreu, Siriaque, Caldeen, Arabe.....

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien : donne-le viste, & faites la retraite : Il sera veu du Roy, c'est vne affaire faite.

CARITIDES.

Helas ! Monsieur, c'est tout que monstrier mō plaet. Si le Roy le peut voir, ie suis seur de mon fait : Car comme sa justice en toute chose est grande, Il ne pourra iamais refuser ma demande. Au reste, pour porter au Ciel vostre renom, Donnez-moy par écrit vostre nom, & sur-nom, I'en veux faire vn poëme, en forme d'acrostiche, Dans les deux bouts du Vers, & dans chaque hemistiche.

ERASTE.

Ouy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides ! Ma foy de tels sçauants sont des asnes bien faits. Baurois dans d'autres temps bien ry de sa sottise.



SCENE III.

ORMIN, ERASTE;

ORMIN.

Bien qu'une grãde affaire en ce lieu me cõduise,
L'ay voulu qu'il sortist, avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais depeschons, car ie veux m'en aller.

ORMIN.

Ie me doute à peu près que l'hõme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.

C'est vn vieux importan, qui n'a pas l'esprit sain,
& pour qui i'ay tousiours quelque defaite en main.
Au Mail, à Luxembourg, & dans les Thuilleries,
Il fatigue le monde, avec ses rêveries :

Et des gens, comme vous, doiuent fuir l'entretien,
De tous ces sçauants, qui ne sont bons à rien.

Pour moy ie ne crains pas, que ie vous importune,
Puisque ie viens, Monsieur, faire vostre fortune.

ERASTE.

Voicy quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien ;
Et vous viennent tousiours promettre tant de bien.

Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre;
Qui peut, seule, enrichir tous les Roys de la terre.

O R M I N.

La plaisante pensée, hélas, ou vous voilà !
Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces foux-là.
Je ne me repais point de visions friuoles,
Et ie vous porte icy les solides paroles,
D'un auis, que pour vous ie veux donner au Roy;
Et que tout cacheté ie conserve sur moy.
Non de ces fots projets, de ces chimeres vaines,
Dont les Sur-intendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'avis, dont les pretentions
Ne parlent que de vingt, ou trente millions:
Mais vn, qui tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roy quatre cent, de bon conte:
Avec facilité, sans risque, ny soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon.
Enfin c'est vn auis d'un gain inconceuable,
Et que du premier mot on trouuera faisable.
Ouy, pourueu que par vous ie puisse estre poussé...

E R A S T E.

Soit, nous en parlerons, ie suis vn peu pressé.

O R M I N.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découurirois cet auis d'importance.

E R A S T E.

Non, non, ie ne veux point sçauoir vostre secret,

O R M I N.

Monfieur, pour le trahir, ie vous croy trop discret,
Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'appren-
dre.

Il faut voir fi quelqu'un ne peut point nous entendre,
Cét auis merueilleux, dont ie fuis l'inventeur,
Eft que.....

E R A S T E.

D'un peu plus loin, & pour caufe, Monfieur,

O R M I N.

Vous voyez le grand gain, fans qu'il faille le dire,
Que de ces ports de mer le Roy tous les ans tire.
Or l'aui dont encor nul ne s'est auiſé,
Eft qu'il faut de la France, & c'est vn coup aifé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les coſtes.
Ce feroit pour monter à des ſommes tres-hautes,
Et fi,.....

E R A S T E.

L'aui eſt bon, & plaira fort au Roy.
Adieu, nous nous verrons.

O R M I N.

Au moins appuyez-moy,
Pour en auoir ouuert les premieres paroles.

E R A S T E.

Ouy, ouy.

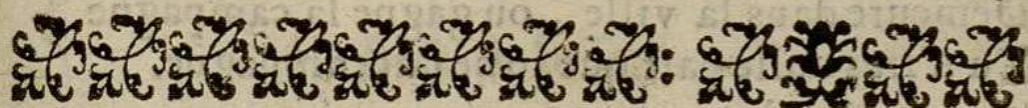
F vj

Si vous vouliez me prester deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur.....

E R A S T E.

Ouy volontiers. Plust à Dieu, qu'à ce prix,
De tous les Importuns ie pusse me voir quitte !
Voyez quel contretemps prend icy leur visite !
Ie pense qu'à la fin ie pourray bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir ?





SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

M Arquis, ie viens d'apprendre vne estrange
nouuelle.

ERASTE.

Quoy ?

FILINTE.

Qu'un homme, tantost, t'a fait vne querelle.

ERASTE.

A moy ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?
Ie sçay de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et comme ton amy, quoy qu'il en réussisse,
Ie te viens, contre tous, faire offre de seruice.

ERASTE.

Ie te suis obligé ; mais croy que tu me fais.....

FILINTE.

Tu ne l'auoueras pas, mais tu sors sans valets ;

F iij

68 LES FASCHEVX.

Demeure dans la ville , ou gagne la campagne ;
Tu n'iras nulle part que ie ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah i'enrage !

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy ?

ERASTE.

Ie te iure , Marquis , qu'on s'est moqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en deffens.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye ;
Si d'aucun démefflé.....

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye ?

ERASTE.

Eh mon Dieu ! ie te dis , & ne deguise point ,
Que.....

FILINTE.

Ne me crois pas dupe , & credule à ce point.

ERASTE,

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moy, ie te prie,

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Vne galanterie ;

En certain lieu, ce soir....

FILINTE.

Ie ne te quitte pas :

En quel lieu que se soit, ie veux suiure tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puisque tu veux que i'aye vne querelle ;

Ie consens à l'auoir pour contenter ton zele :

Ce sera contre toy qui me fais enrager,

Et dont ie ne me puis par douceur degager.

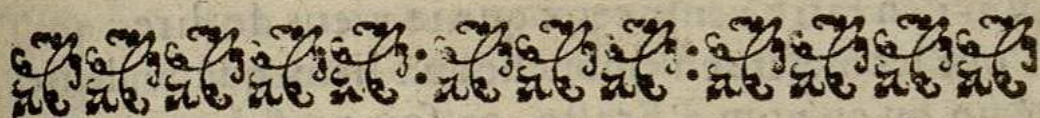
FILINTE.

C'est fort mal d'un amy recevoir le service :
 Mais, puisque ie vous rends un si mauvais office,
 Adieu, vuidez sans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon amy quand vous me quitterez.
 Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
 Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.





SCENE V.

DAMIS, L'ESPINE, ERASTE,
LA RIVIERE.

DAMIS.

QVoy, malgré moy, le traistre espere l'obtenir?
Ah! mon iuste courroux le sçaura preuenir.

ERASTE.

I'entreuoy-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoy touïjours quelque obstacle aux feux qu'elle
autorise!

DAMIS.

Ouy, i'ay sceu que ma Niece, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans tesmoins.

LA RIVIERE.

Qu'entens-ie à ces gens-là dire de nostre Maistre?
Approchons doucement, sans nous faire connoistre,

DAMIS.

Mais auant qu'il ait lieu d'acheuer son dessein,
Il faut, de mille coups, percer son traistre sein.

Va-t'en faire venir ceux que ie viens de dire,
 Pour les mettre en embuche aux lieux que ie desire;
 Afin, qu'au nom d'Erasme, on soit prest à vanger
 Mon hōneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager;
 A rompre vn rendez-vous, qui dās ce lieu l'appelle,
 Et noyer dans son sang sa flame criminelle.

L A R I V I E R E *l'attaquant avec ses
 compagnons.*

Auant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
 Traistre tu trouueras en nous à qui parler.

E R A S T E *mettant l'espée à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, vn point d'honneur
 me presse

De secourir icy l'oncle de ma Maistresse.

Ie suis à vous, Monsieur.

D A M I S *après leur fuite.*

O Ciel, par quel secours,
 D'un trépas asseuré vois-ie sauuer mes iours!
 A qui suis-ie obligé d'un si rare seruice?

E R A S T E.

Ie n'ay fait, vous seruant, qu'un acte de iustice.

D A M I S.

Ciel! puis-ie à mon oreille adjouster quelque foy?
 Est-ce la main d'Erasme....

E R A S T E.

Ouy, ouy, Monsieur, c'est moy.

Trop

Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine,

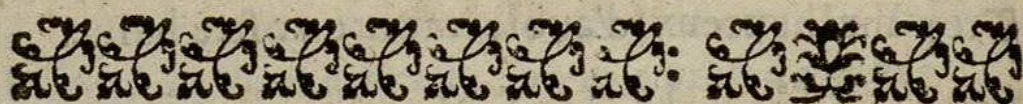
D A M I S.

Quoy celuy, dont j'auois résolu le trépas,
Est celuy, qui pour moy, vient d'employer son bras?
Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre ;

Et quoy que votre amour, ce soir, ait pû prétendre
Ce trait si surprenant de générosité,
Doit étouffer en moy toute animosité.

Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine, trop long-temps, vous a fait iniustice ;
Et pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins, dès ce soir, à l'objet de vos vœux.





SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, suite.

ORPHISE *venant avec un flambeau
d'argent à la main.*

Monsieur quelle auanture a d'un trouble ef-
froyable.

D A M I S.

Ma Niece elle n'a rien que de tres-agreable ;
Puis qu'apres tant deveux que i'ay blâmez en vous,
C'est elle qui vous donne Eraste pour Espoux.
Son bras a repoussé le trépas, que i'éuite ;
Et ie veux, enuers luy, que vostre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy deuez,
I'y consens, deuant tout, aux iours qu'il a sauez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merueille,
Qu'en ce ravissement, ie doute, si ie veille.

D A M I S.

Celebrons l'heureux fort, dont vous allez ioüir ;
Et que nos violons viennent nous réioüir.
comme les Violons veulent ioüer, on frappe fort à la porte.

E R A S T E.

Qui frappe là si fort.

L' E S P I N E.

Monfieur ce font des Masques,
Qui portent des crin-crins, & des rambours de
Basques.
Les Masques entrent qui occupent toute la place.

E R A S T E.

Quoy toujours des Fafcheux, hola Suiffes icy ;
Qu'on me faffe sortir ces gredins que voicy.

FIN.

51 LES FASCHEUX ;
~~~~~

BALLET

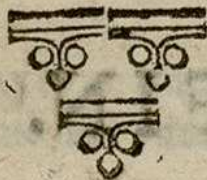
*Du troisiéme Acte.*

PREMIERE ENTREE.

**D**Es Suisses avec des halebardes chassent  
tous les Masques Fascheux , & se retirent  
ensuite pour laisser danser à leur aise.

DERNIERE ENTREE.

Quatre Bergers , & une Bergere , qui au sen-  
timent de tous ceux qui l'ont venë , ferme le  
divertissement d'assez bonne grace.







EXTRAIT DV PRIVILEGE  
du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy  
donné à Paris le 5. Feurier , si-  
gné BOUCHET : Il est permis au Sieur  
MOLIERE de faire imprimer vne  
Piecce de Theatre de sa composition ,  
intitulée *les Fâcheux* , pendant  
l'espace de cinq années ; Et deffences  
sont faites à tous autres de l'impri-  
mer , sur peine de cinq cens liures d'a-  
mande , de tous despens , dommages  
& interests , comme est porté plus  
amplement par lesdites Lettres.

*Et ledit Sieur de MOLIERE a cédé  
& transporté le droict du Priuilege à  
GVILLAVME DE LVYNE , Mar-  
chand Libraire à Paris , pour en iouir le  
temps porté par iceluy.*



Et ledit de Luyne a fait part du present  
Priuilege à Charles de Sercy , Iean Gui-  
gnard, Claude Barbin , & Gabriel Quinet ,  
pour en ioüir coniointement.

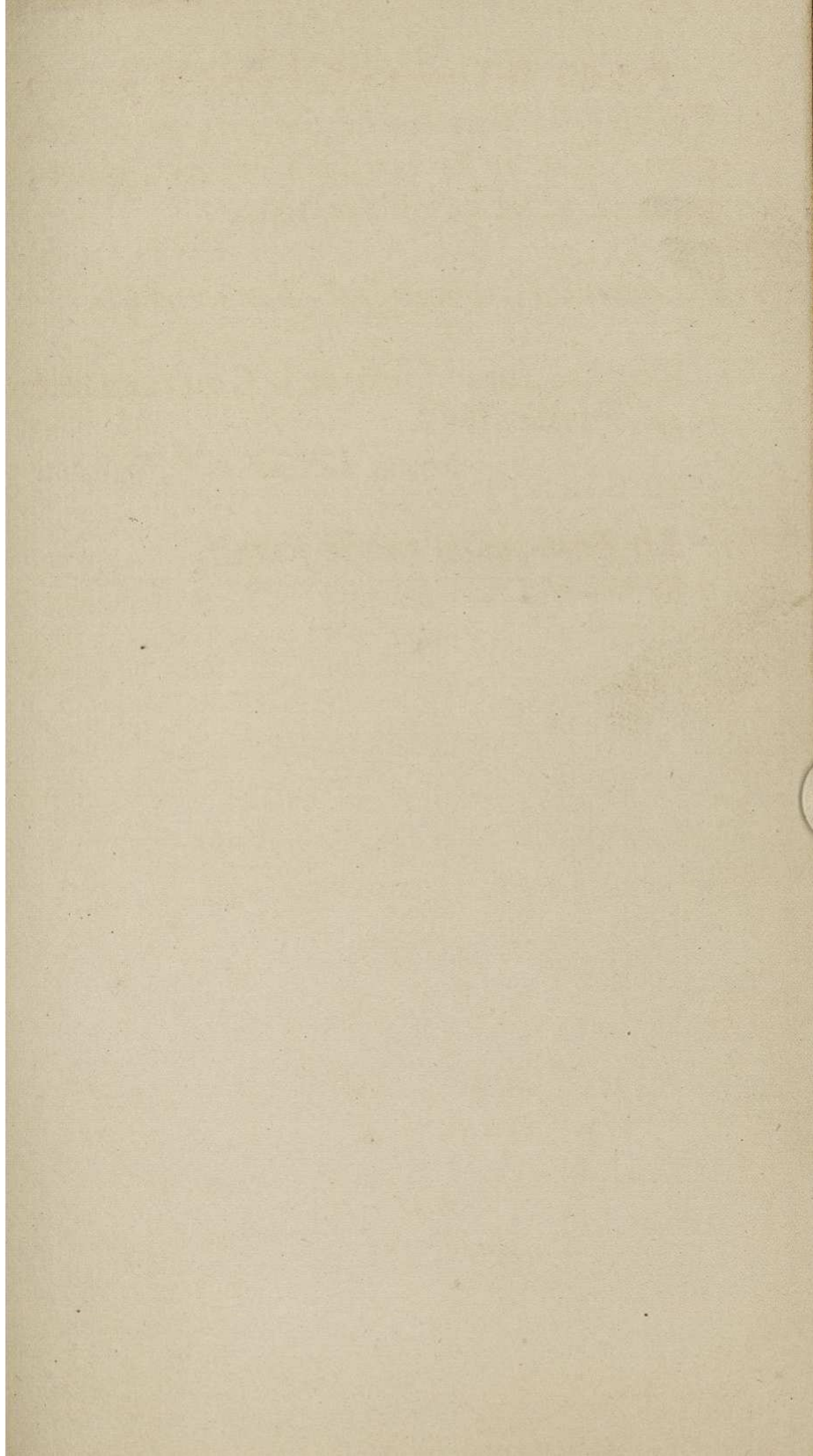
*Acheué d'imprimer le 18. Feurier 1662.*

Registré sur le Liure de la Communauté  
le 13. Fevrier 1662.

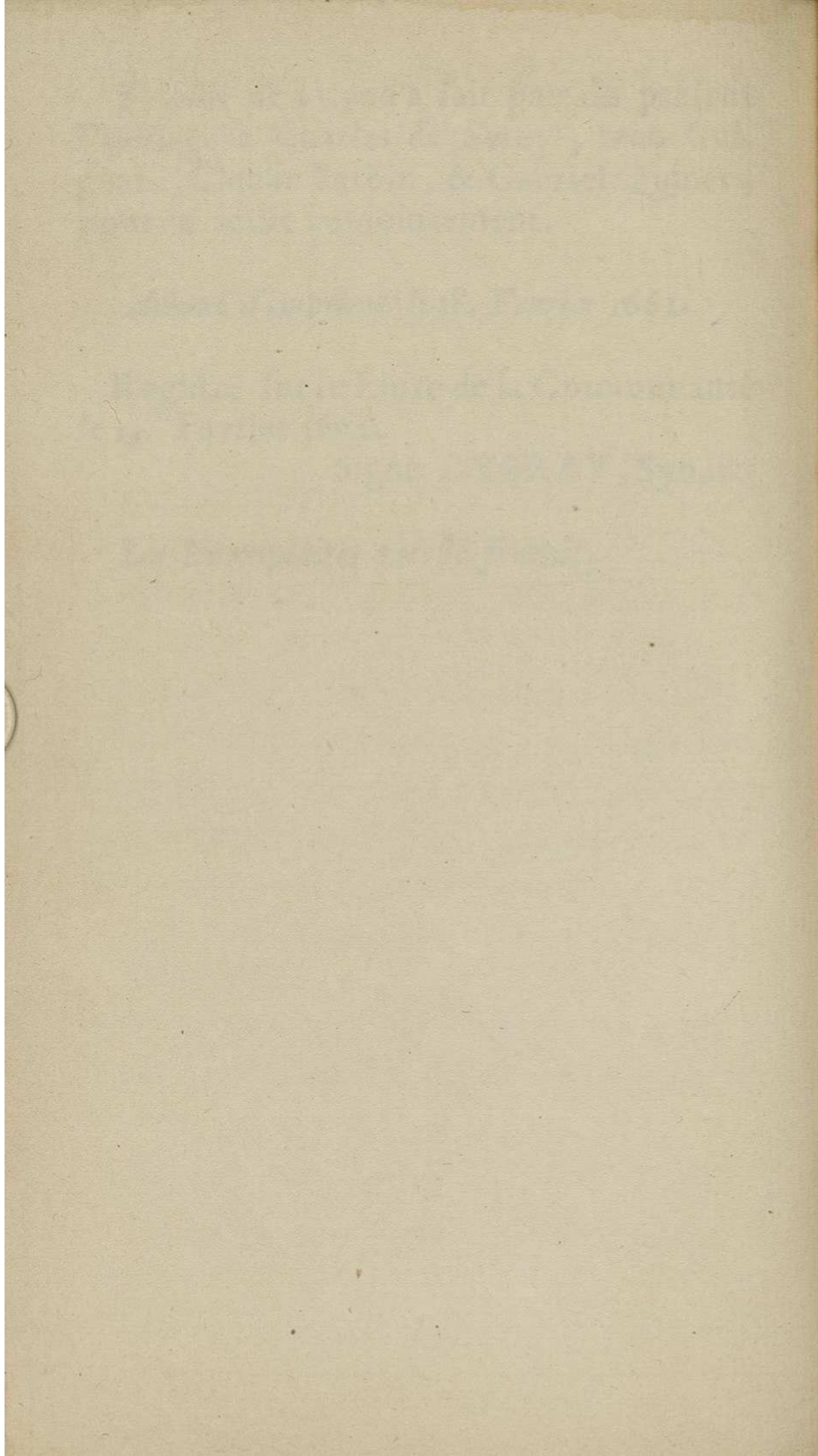
Signé DVBRAY, Syndic.

*Les Exemplaires ont esté fournis.*

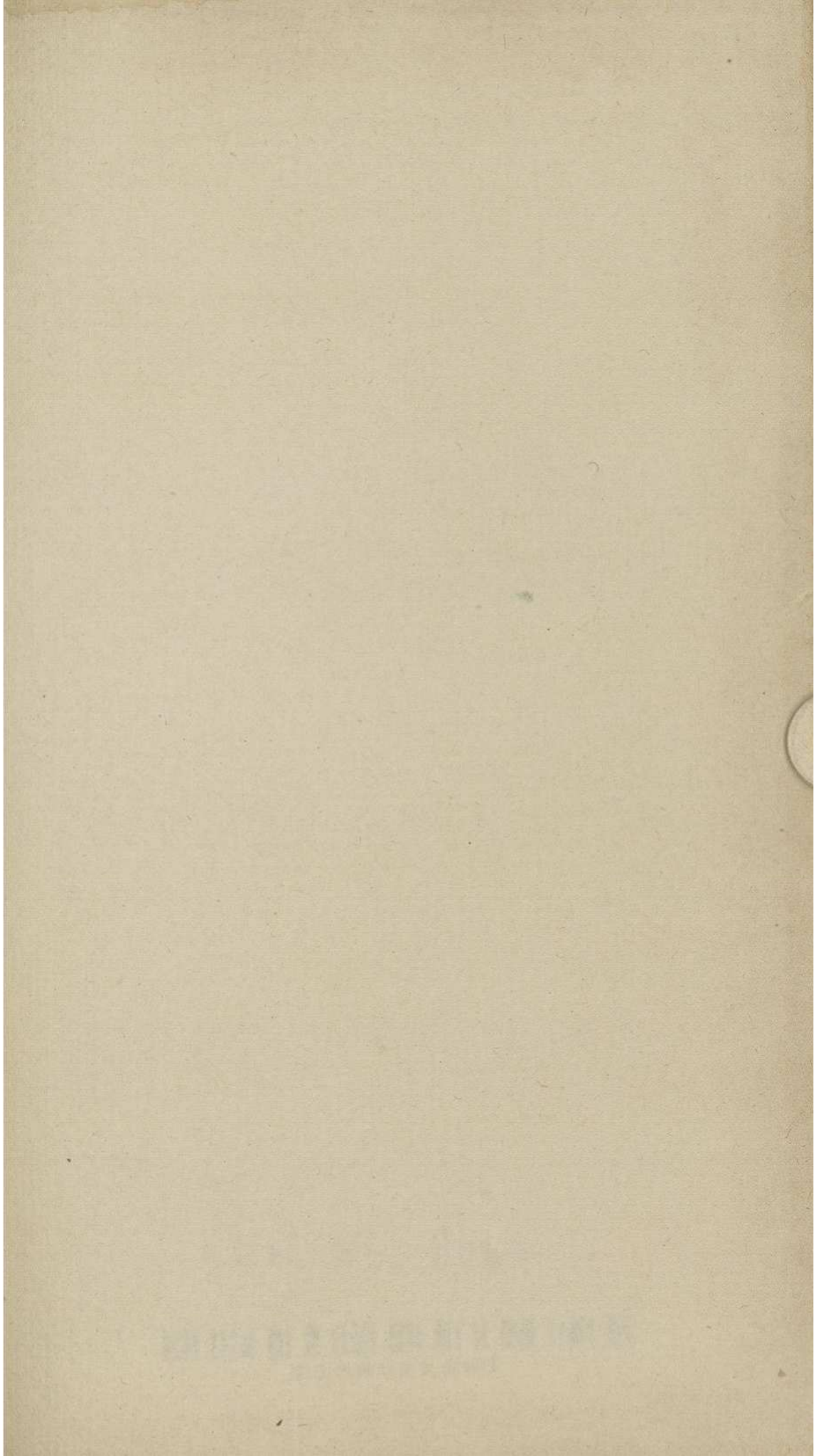




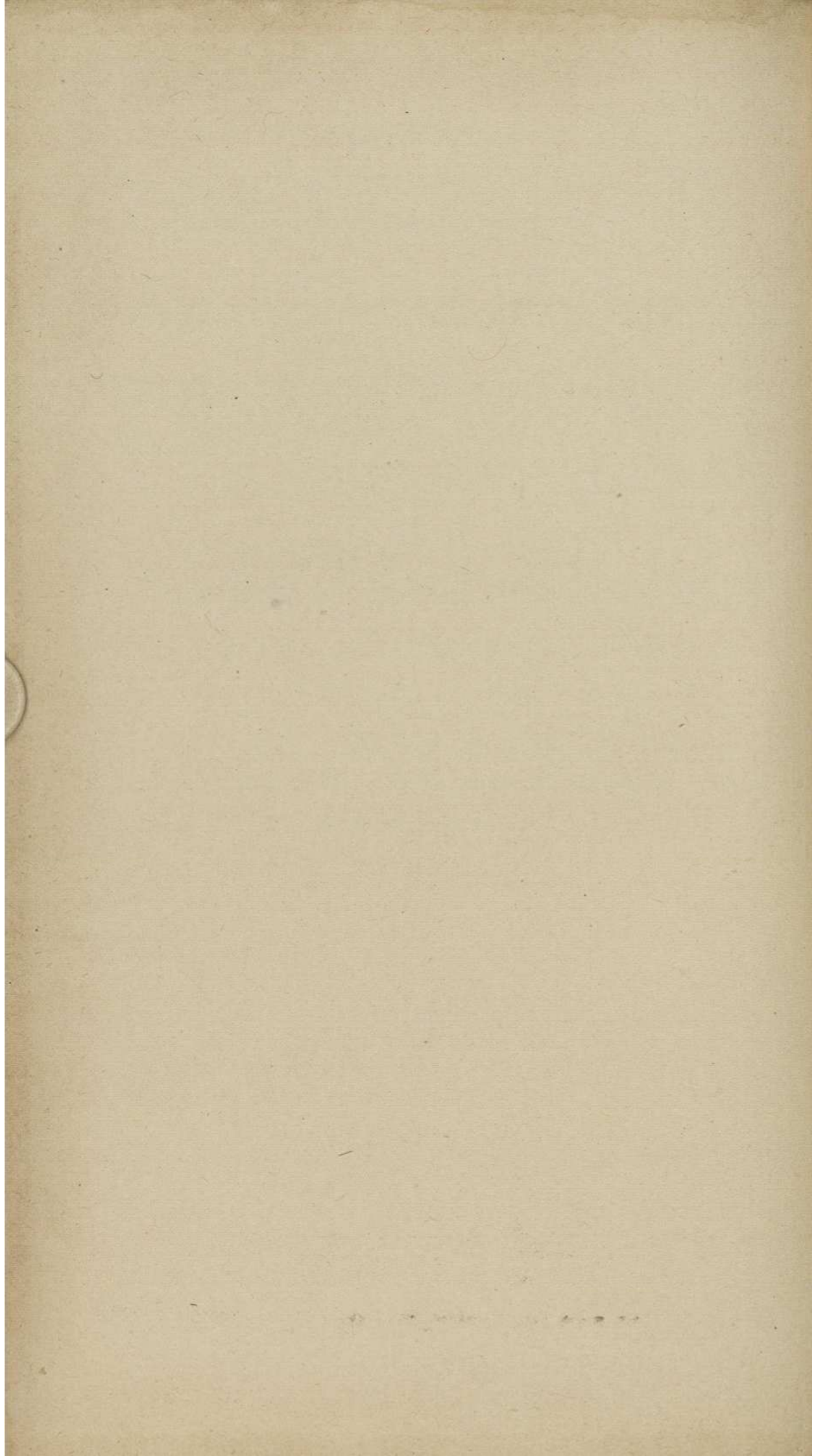














VCA 6 = 11007

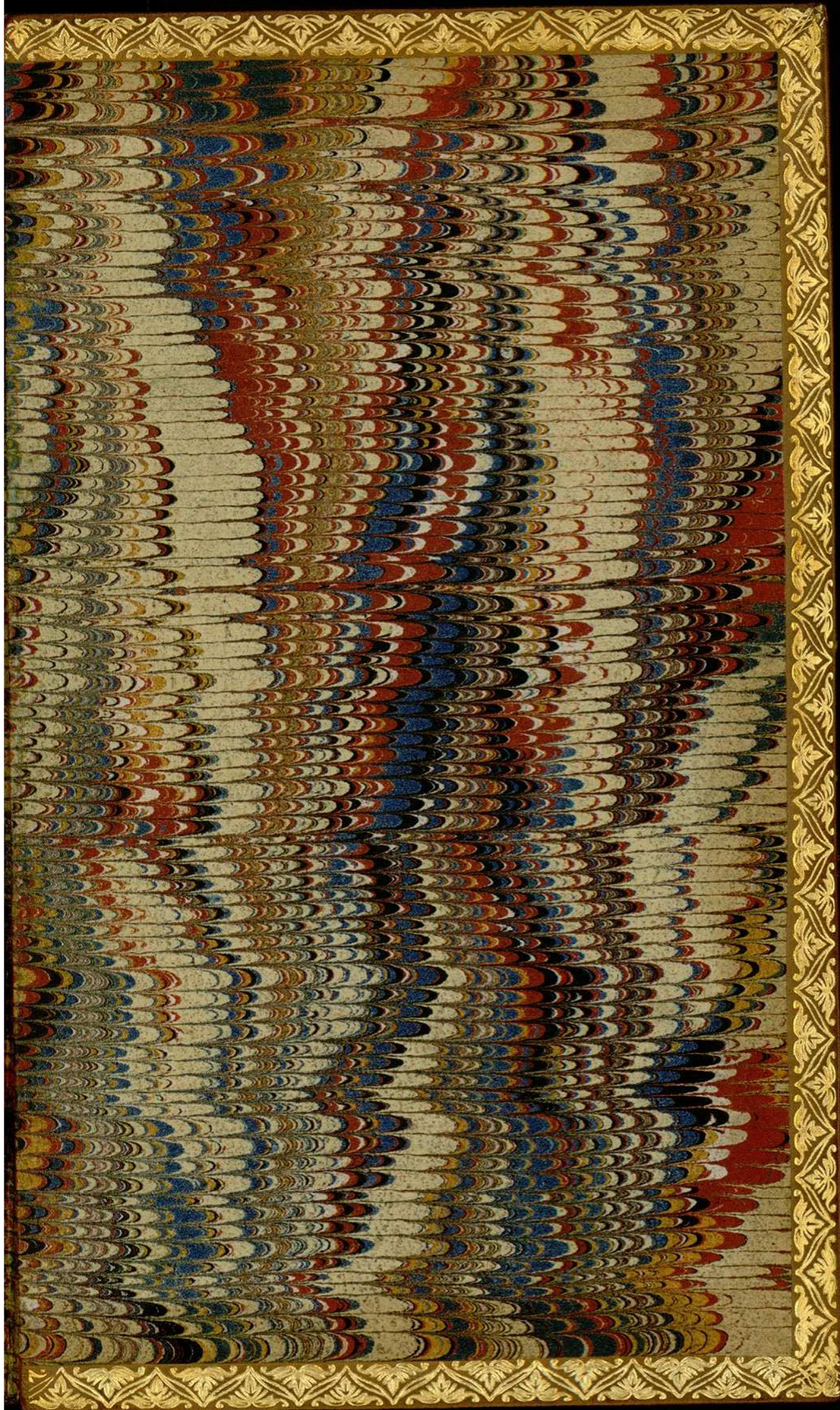


1156521981











11





LES

FAGHEUX

PARIS

1662

100